

BENOÎT **RONDEAU**

TEXT O

Invasion !

*Le Débarquement vécu
par les Allemands*



INVASION!

DU MÊME AUTEUR

(collectif), *Livre-Mémorial des déportés de France arrêtés par mesure de répression et dans certains cas par mesure de persécution, 1940-1945*, Fondation pour la Mémoire de la Déportation, Éditions Tirésias, 2004.

1914-1918. *La Grande Guerre au Moyen-Orient*, Éditions Espace Publication, 2009.

(sous la direction de Claude Quétel), *Dictionnaire du Débarquement*, Éditions Ovest-France, 2011.

Afrikakorps. L'armée de Rommel, Tallandier, 2013.

Les Divisions du Débarquement, Éditions Ovest-France, 2014.

Opérations aéroportées du Débarquement, Éditions Ovest-France, 2014.

Patton. La chevauchée héroïque, Tallandier, 2016.

BENOÎT RONDEAU

INVASION !

Le Débarquement vécu par les Allemands

TEXTO
Le goût de l'histoire

Texto est une collection des éditions Tallandier

Conseiller éditorial : Claude Quérel

© Éditions Tallandier, 2014
et 2017 pour la présente édition
Cartographie : © Éditions Tallandier /
Florence Bonnaud, 2014

2, rue Rotrou – 75006 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-4125-7

*En mémoire de mes chers parents, Hélène et Michel,
témoins de ces événements dans leur jeunesse
et avec lesquels j'ai, pendant de longues années,
arpenté les champs de bataille
de notre Normandie natale.*

SOMMAIRE

Table des cartes.....	11
-----------------------	----

Prologue. – « Alors, ça y est »	13
---------------------------------------	----

Première partie

L'ATTENTE DERRIÈRE L'ATLANTIKWALL

Chapitre premier. – Vaincre à l'Ouest pour gagner la guerre.....	19
---	----

Chapitre II. – L'ultime recours : Rommel et l' <i>Atlantikwall</i>	25
---	----

Chapitre III. – Entre confusions et désinformation : l'impossible stratégie.....	39
---	----

Chapitre IV. – L'armée allemande à la veille de la bataille.....	55
---	----

Deuxième partie

SIE KOMMEN ! LE 6 JUIN 1944

Chapitre V. – <i>Alarm !</i> Parachutistes !.....	73
---	----

Chapitre VI. – Face aux débarquements américains.....	99
---	----

Chapitre VII. – Les débarquements anglo-canadiens	123
---	-----

Chapitre VIII. – Les Panzer de réserve ou l'échec du haut commandement allemand le 6 juin.....	141
---	-----

INVASION !

Troisième partie
LA SEMAINE LA PLUS LONGUE

Chapitre IX. – Une difficile mobilisation des forces contre l’Invasion.....	153
Chapitre X. – Les Allemands en difficulté sur toute l’étendue du front	167
Chapitre XI. – 13 juin 1944 : Rommel a perdu l’initiative	211

Quatrième partie
LA GUERRE D’USURE : L’ENFER DES HAIES

Chapitre XII. – Désastre à Cherbourg, succès devant Caen	221
Chapitre XIII. – Le soldat allemand face à l’Invasion.....	241
Chapitre XIV. – Une terrible guerre d’attrition	275

Cinquième partie
LA DÉFAITE

Chapitre XV. – Le désastre s’accomplit.....	317
Chapitre XVI. – L’inévitable retraite	355
Chapitre XVII. – Le bilan et la mémoire de la bataille de Normandie.....	381
Notes.....	393
Annexes.....	413
Bibliographie	431
Remerciements.....	439
Index des noms de personnes.....	441
Index des noms de lieux	445

TABLE DES CARTES

1. L'armée allemande à l'Ouest à la veille de l'Invasion ..	56
2. L'Invasion, 6 juin 1944.....	74
3. Le front de l'Invasion, 14 juin 1944	168
4. Le front de l'Invasion, 30 juin 1944	222
5. Le front de l'Invasion, 18 juillet 1944	292
6. La percée du front de Normandie	318
7. L'encerclement.....	342
8. Le repli à travers la Seine	370

Prologue

« ALORS, ÇA Y EST¹ »

5 juin 1944, au Berghof, la résidence d'Hitler à Berchtesgaden. Depuis février, en raison de la menace de plus en plus précise d'un bombardement aérien allié, le Führer a quitté son quartier général de Prusse orientale, la Wolfschanze (la « tanière du loup »). À l'ambiance spartiate succède le charme d'un chalet cosu des Alpes bavaroises. Suivant son habitude, après avoir regardé un film et mené une discussion sur le théâtre et le cinéma avec son entourage, Hitler s'est couché très tard, vers trois heures du matin. Le dictateur s'endort sans se douter que, depuis plusieurs heures, les combats ont commencé en Normandie. Son maréchal favori, le maréchal Rommel, qui doit mener la bataille pour repousser l'Invasion, est lui aussi endormi, chez lui, à Herrlingen. Aucun officier de son état-major du groupe d'armées B (*Heeresgruppe B*) ne réalise que la situation exige de le contacter².

S'agit-il de l'*Invasion*, du véritable Débarquement ? Le maréchal von Rundstedt, commandant de l'OB West* craint une diversion. Il requiert néanmoins à 4 h 45 l'autorisation de faire intervenir immédiatement deux

* OB West : *Oberbefehlshaber West*, le haut commandement allemand à l'Ouest.

divisions de Panzer* de réserve. Warlimont, l'adjoint de Jodl, le chef d'état-major de l'OKW**, n'a pas plus de certitude que l'OB West quant à la nature des opérations en cours³. Dans ces conditions, le général Jodl refuse la requête de Rundstedt.

Au Berghof, on hésite à réveiller le maître du Reich, à peine endormi. Eût-il été prévenu des opérations aéroportées en cours avant de se retirer dans sa chambre qu'il aurait sans doute suivi l'évolution des événements et exigé davantage de rapports au fil des heures. Les atermoiements et le manque de clairvoyance des responsables de la Wehrmacht auront des conséquences dramatiques pour le III^e Reich.

À quoi bon réveiller Hitler s'il ne s'agit que d'opérations aéroportées de faible envergure ? Loin du tumulte du front, disposant de rapports fragmentaires, parfois erronés, l'état-major de la Wehrmacht met beaucoup de temps à réaliser l'ampleur de l'offensive ennemie. Les responsables du haut commandement ne finissent par admettre que l'Invasion a réellement débuté qu'entre 8 h et 9 h 30 du matin, peu avant l'arrivée au Berghof d'Albert Speer, le ministre de l'Armement et des Munitions. L'armée allemande combat déjà depuis près de dix heures. La bataille des plages est engagée depuis l'aube et, dans les bunkers du mur de l'Atlantique, les soldats allemands luttent avec l'énergie du désespoir.

C'est après 10 heures, ce 6 juin 1944 que le Führer se réveille enfin. On lui apprend immédiatement la nouvelle. Il reste d'abord calme, soulagé même. « Le Führer

* Panzer : char d'assaut allemand chenillé à tourelle.

** OKW : *Oberkommando der Wehrmacht*, le haut commandement de l'armée allemande.

PROLOGUE

fait plus que se réjouir du fait », rapporte Joseph Goebbels, le ministre de la Propagande⁴ : enfin le jour tant attendu est arrivé ! Avec l'entrée en guerre des États-Unis en décembre 1941, un débarquement des Alliés à l'Ouest à plus ou moins longue échéance était une certitude. Sa confiance en la victoire est absolue. La bataille débute donc en Normandie, exactement à l'endroit qu'il avait prévu. Les conditions météorologiques lui sont également favorables puisque le mauvais temps semble devoir limiter les opérations aériennes alliées. Goering, le patron de la Luftwaffe, estime la bataille d'ores et déjà gagnée. À la conférence hebdomadaire de midi, Hitler, qui a toujours envisagé un éventuel débarquement en Normandie comme une diversion, est désormais dans un état d'excitation total. « Il s'approcha des cartes en affichant un sourire insouciant, dans l'attitude d'un homme qui aurait enfin trouvé l'occasion longtemps attendue, de régler ses comptes avec son ennemi », rapporte le général Warlimont⁵. Le Führer laisse tomber ce commentaire laconique : « Alors, ça y est. » À 14 h 30, il consent finalement à l'intervention des divisions de Panzer de réserve. Ordre tardif : les Alliés ont réduit au silence les défenses du littoral. Hommes et matériel ne cessent d'affluer dans les têtes de pont. Pis, la montée en ligne des réserves allemandes va s'effectuer en plein jour, sous la menace de la formidable puissance des forces aériennes alliées susceptible de donner sa pleine mesure si la météorologie le permet.

Il s'agit bien de l'Invasion. L'épreuve du Jour J et la bataille de Normandie commencent pour l'armée allemande.

Première partie

L'ATTENTE DERRIÈRE
L'*ATLANTIKWALL*

Chapitre premier

VAINCRE À L'OUEST POUR GAGNER LA GUERRE

Quatre années se sont écoulées depuis l'éclatante victoire remportée par les armées d'Hitler sur la France et ses alliés en juin 1940. Quelques centaines de combattants en *Feldgrau** étaient alors tombés pour la conquête des départements du Calvados et de la Manche sur les plages desquels déferlent les vagues des libérateurs en cette matinée grise du 6 juin 1944. Quatre années que le martèlement des bottes de l'occupant résonne sur les pavés des localités normandes. Mais le vent de la défaite a commencé à souffler sur les armées d'un Reich désormais sur la défensive : les revers cinglants de Stalingrad, de Tunisie et de Koursk annoncent-ils le désastre final ? La partie qui va se jouer à l'Ouest en cet été 1944 est cruciale. Le peuple allemand est lui aussi las de la guerre. Chaque jour qui passe sans que l'Invasion ne soit annoncée est une déception. Les Allemands savent qu'il faudra affronter cette terrible épreuve pour en finir avec les souffrances du conflit. L'impatience est à son comble.

En conséquence, le 3 novembre 1943, Hitler a édicté la fameuse directive n° 51. Celle-ci débute par un constat lucide sur la situation générale : « Pendant les deux dernières années et demie, la lutte amère et coûteuse contre

* *Feldgrau* : uniforme gris-vert de l'armée allemande.

le bolchevisme a mobilisé la plus grande partie de nos ressources et énergies militaires. Cet engagement était en accord avec un danger sérieux et la situation globale. La situation a depuis changé. La menace à l'Est demeure, mais un danger encore plus grand pointe dans l'Ouest : le débarquement anglo-américain ! » En effet, Hitler sait pertinemment que les Alliés doivent débarquer par la Manche (et ce dès 1941-1942). Mais ils se sont d'abord engagés en Méditerranée en 1942 puis en 1943 – ce qui lui a permis d'envisager une dernière offensive à l'Est (Koursk). La vraie confrontation doit avoir lieu en France : c'est une certitude. Mais où et quand ?

« Repousser une invasion anglo-américaine constituerait un tournant décisif de la guerre », écrit Goebbels dans son journal le 27 octobre 1943¹. Hitler y voit l'ultime opportunité d'un renversement du cours de la guerre en sa faveur. Ce succès lui permettrait de diriger toutes ses forces sur le front de l'Est et accorderait également au Reich le temps nécessaire à la mise au point d'armes qui pourraient assurer la victoire, en particulier les bombes volantes V1 et les fusées supersoniques V2. Espoir auquel beaucoup se raccrochent, que certains récusent, tandis que d'autres feignent d'admettre qu'une issue diplomatique est encore du domaine du possible, cette dernière hypothèse ayant la faveur du Führer lui-même². Si les Alliés parviennent à ouvrir un front en Europe du Nord-Ouest, le Reich est perdu.

Quelques jours auparavant, le 28 octobre 1943, le rapport que le maréchal Gerd von Rundstedt a fait parvenir à Hitler est alarmant : compte tenu des forces actuellement mises à sa disposition, il s'estime incapable de repousser un débarquement allié au printemps 1944³. L'OB West

aligne quarante divisions^{*}, la moitié seulement étant pleinement opérationnelle⁴. On ne dénombre que cent cinquante chars modernes⁵. Jusqu'à présent, aucune urgence ne semblait dicter un renforcement de l'armée allemande à l'Ouest. La gravité de la situation apparaît désormais avec acuité : il n'y a jamais eu si peu de troupes cantonnées à l'Ouest alors même que la montée en puissance de ses adversaires de l'autre côté de la Manche se précise. Cependant, les Alliés étant engagés en Méditerranée et l'hiver approchant, Hitler sait qu'il dispose de quelques mois de répit avant que l'assaut ne soit donné sur les côtes de la *Festung Europa*, la « Forteresse Europe ».

Conformément à la directive n° 51 du Führer, la dotation des armées de l'Ouest en matériels modernes, renforts et unités de remplacement est désormais prioritaire, cela au détriment du front de l'Est qui, depuis le déclenchement de l'opération Barbarossa en juin 1941, vampirise toutes les ressources. La France est alors une zone de guerre plutôt paisible, où les forces d'occupation n'ont apparemment qu'à rappeler leur présence en défilant aux accents de chansons aux fameux refrains tel « Heidi, Heido, Heida », passé à la postérité comme emblématique du nazisme... De plus, le contact – comparé à l'Est – est moins distant avec les populations occupées, même si beaucoup s'accommodent difficilement de la situation, comme en témoigne le roman *Le Silence de la mer* de Vercors. L'Ouest constituait jusqu'alors une zone de remise en condition des unités malmenées à l'Est, notamment la force de frappe d'Hitler, à savoir, outre les Waffen SS et les parachutistes (*Fallschirmjäger*), les divi-

* Une division d'infanterie comprend entre 8 000 et 14 000 hommes.

sions de Panzer, ainsi qu'un réservoir d'effectifs de remplacement et de matériels à l'intention des autres théâtres d'opérations. Les effets de la directive n° 51 sont rapides : huit divisions d'infanterie sont affectées à l'Ouest.

Toutefois, en raison de la pression exercée par les Soviétiques, l'immense front de l'Est va continuer d'absorber une part non négligeable des renforts et remplaçants. 75 % des Panzer et des automoteurs produits en décembre 1943 (soit 1 639 sur 2 200) sont affectés aux unités combattant sur le front russe auquel est octroyée encore l'intégralité de la production de chars lourds Tiger. Début 1944, au grand désarroi du général Jodl, le front russe accapare encore les deux tiers des divisions d'infanterie et, surtout, les trois quarts des divisions de Panzer et de panzergrenadiers*. En mars 1944, la crainte de voir la Hongrie basculer dans le camp adverse ou, du moins, abandonner la cause de l'Axe, pousse Hitler à y dépêcher temporairement des divisions blindées stationnées en France. À la fin du mois, la situation sur le front de l'Est l'oblige finalement à y envoyer le II^e corps SS de Panzer. Il ne reste alors plus qu'une seule division entièrement motorisée sur le front de l'Ouest⁶.

Cette situation ne dure qu'un temps. Ce même mois de mars 1944, la 16^e division de panzergrenadiers quitte la Russie pour la France où, amalgamant une unité de réserve, elle forme la 116^e division de Panzer. D'autres formations de Panzer sont mises sur pied en France ou bien y sont transférées. Les meilleures unités de la Waffen SS – la *Leibstandarte Adolf Hitler* et la *Das Reich* – et de l'armée de terre – les 2^e, 9^e et 11^e divisions de

* Infanterie motorisée allemande montée sur des semi-chenillés ou sur des camions.

Panzer – sont transférées à l'Ouest. Les unités sont rééquipées, grâce à la production industrielle de véhicules blindés qui atteindra des records en 1944. Les meilleurs chars, Panther et Tiger, supérieurs non seulement au T34 soviétique mais également au Sherman (le cheval de bataille des unités blindées anglo-américaines), sont dépêchés sur le front de l'Ouest. On dénombre cinq cent quatorze Panther à l'Ouest fin avril 1944 alors qu'aucun de ces engins n'y était déployé quelques mois plus tôt⁷.

En juin 1944, espérant pouvoir s'opposer victorieusement à l'Invasion, Hitler concentre à l'Ouest un nombre conséquent de divisions d'élite de la Wehrmacht et de la Waffen SS : dix divisions blindées et motorisées et deux divisions de parachutistes. Le général des Panzer von Funck, spécialiste de l'arme blindée, arrive également du front de l'Est avec l'état-major du 47^e corps de Panzer. À ce moment-là, le front de l'Ouest a bien préséance sur le front russe, qui n'aligne plus que vingt-deux divisions blindées et motorisées. Le nombre de blindés (Panzer, canons d'assaut et chasseurs de chars) déployés à l'Ouest est passé de 703 en octobre 1943 à plus de 2 000 en juin 1944. Preuve indéniable de l'effort de guerre face aux Alliés occidentaux, au sein de quarante-deux divisions de l'armée de terre à l'Ouest le 1^{er} avril 1944, il ne manque que trois cents soldats par rapport aux tables d'effectifs théoriques⁸. L'effort colossal fourni également pour mettre en défense les côtes de la « Forteresse Europe », le fameux mur de l'Atlantique (*Atlantikwall*) – béton, armement, équipement, mines, barbelés... – abonde en ce sens.

Au printemps 1944, sur les trois cents divisions dont dispose la Wehrmacht, cent quatre-vingt-sept sont engagées contre l'armée Rouge mais cent vingt-deux sont déployées sur les autres fronts (de la Scandinavie à la Grèce), dont

cinquante-huit sous l'autorité de Rundstedt. Le « second front » est une réalité bien avant le Débarquement.

Dans l'esprit d'Hitler, la bataille qui s'annonce sera décisive. Le 20 mars 1944, le discours qu'il tient devant les responsables du front Ouest résume ses espérances :

En aucun cas, nous ne devons tolérer que le débarquement allié dure plus de quelques jours, sinon quelques heures. L'exemple de Dieppe doit nous servir de modèle. Une fois le débarquement repoussé, l'ennemi ne renouvelera certainement pas sa tentative. En dehors des lourdes pertes qu'il aura subies, il lui faudrait des mois pour lancer un nouvel assaut. Cependant, ce n'est pas là l'unique facteur qui empêchera les Anglo-Américains de recommencer. Il y en a un autre : le coup fatal porté à leur moral par un débarquement manqué. En premier lieu, un échec empêcherait la réélection de Roosevelt [...]. En Angleterre également, la lassitude se manifesterait plus encore qu'elle ne l'a fait jusqu'ici ; de plus, étant donné son âge, son état de santé et la perte de prestige qu'il subirait, Churchill serait désormais incapable d'imposer une nouvelle tentative de débarquement. [...] L'échec d'une tentative de débarquement représenterait pour nous beaucoup plus qu'un succès local sur le front de l'Ouest : ce serait l'élément capital dans l'ensemble des opérations de la guerre et donc dans le résultat final. Les 45 divisions actuellement stationnées en Europe – front de l'Est excepté – nous font défaut en Russie ; il faut que nous les transférions là-bas aussitôt la décision emportée à l'Ouest, de manière à obtenir un renversement complet de la situation. L'issue de la guerre et le destin du Reich dépendent de chaque combattant du front de l'Ouest, théâtre d'opérations n° 1 de ce conflit. Il faut donc que chaque officier ou homme de troupe vive dans le sentiment que tout dépend de son effort individuel⁹.

Chapitre II

L'ULTIME RECOURS : ROMMEL ET L'ATLANTIKWALL

Dès 1942, Hitler se préoccupe de la mise en défense des côtes pour se prémunir de l'ouverture d'un second front. L'irruption d'un navire anglais jusqu'aux docks de Saint-Nazaire lors du raid mené par les commandos alliés en avril 1942 le contrarie particulièrement. Le limogeage de Karl Hilpert, le chef d'état-major de l'OB West, ne conjure en aucune manière la menace. Hitler préconise donc de fortifier le littoral sur cinq mille kilomètres, de la Norvège à la frontière espagnole. Dans sa directive n° 40 du 23 mars 1942, il ordonne la construction de quinze mille blockhaus. L'échec du raid anglo-canadien de grande envergure lancé sur Dieppe le 19 août 1942 le conforte dans cette opinion. Il lui apparaît évident que, pour des raisons logistiques, les Alliés doivent s'emparer d'un port dès les premiers jours de l'Invasion. Ceux-ci doivent être donc fortifiés en priorité. Deux ans plus tard, alors que l'expérience en matière de débarquement des Alliés s'est grandement accrue*, les ports sont toujours considérés comme indis-

* En effet, entre Dieppe (8/42) et le Jour J (6/44), les Alliés ont opéré leurs premières véritables opérations amphibies et aéroportées d'envergure (Torch, Husky, Avalanche, Shingle mais aussi Pacifique) et ils ont beaucoup appris de leurs erreurs.

pensables au succès d'une invasion : Hitler ignore les capacités amphibies de ses adversaires ainsi que leurs tactiques ; il ne soupçonne pas leur technicité en matière de construction de ports artificiels et sous-estime leur aptitude à ravitailler leurs troupes directement à partir des plages. Ces dernières, dont le potentiel stratégique est sous-évalué, ne sont pour autant pas négligées car c'est l'intégralité du littoral qui est mis en défense. Hitler s'intéresse en personne au moindre détail, jusqu'à la conception des casemates.

En septembre 1941, le maréchal von Witzleben – alors chef de l'OB West – a commencé à entreprendre quelques travaux de mise en défense du littoral, après repérage des meilleurs sites, mais presque rien n'est réalisé. Son successeur, le maréchal von Rundstedt, nommé en mars 1942, doyen du corps des officiers, amateur d'alcool et de cigares, a établi son QG sous une école à Saint-Germain-en-Laye. Rundstedt est certes prestigieux mais il manque de l'énergie nécessaire pour donner une impulsion décisive à l'édification de l'*Atlantikwall*. Il ne croira d'ailleurs jamais aux vertus de ce dernier. Un pur effet de propagande à son avis. Il délègue beaucoup, se lève rarement avant 10 h 30 le matin et ne travaille plus après 20 heures.

Pendant longtemps, les soldats allemands combattant sur tous les fronts ont considéré leurs camarades occupant la France comme des privilégiés, des planqués vivant « heureux comme Dieu en France ». La France est « un paradis pour le conquérant¹ ». Évoquant Paris, un officier de la 9^e division de Panzer écrit : « J'ai passé des journées merveilleuses ici². » Ceci a pu avoir de fâcheuses conséquences sur la discipline. L'inactivité est ce qu'il y a de pire pour un soldat, estime Hans von Luck

– qui prend lui-même le temps d’emmener sa fiancée écouter Karajan à l’opéra de Paris –, surtout s’il occupe un secteur réputé peu exposé et qu’il peut profiter de nombreuses aménités : cidre, calva, jeunes femmes³... Cette lassitude, le caporal Heinrich Böll la ressent, après trois années à surveiller le large au cap Gris-Nez et sur l’estuaire de la Somme. « Rien ne se passe si ce n’est les vagues allant et venant, allant et venant », se lamente le capitaine Joachim Lindner, alors à Dieppe⁴. Franz Gockel, mitrailleur au sein de l’un des régiments de la 716^e division d’infanterie est en poste à Colleville-sur-Mer, dans ce qui sera le futur secteur d’Omaha Beach, et comme beaucoup de ses camarades, sympathise avec les Français du voisinage. Pour certains, la proximité de la gente féminine est source de plaisirs. Pour d’autres, plus nombreux qu’on a longtemps voulu le reconnaître, l’idylle est sérieuse. Ainsi, le soldat Bruno Skupski, en poste à Saint-Aubin-sur-Mer, s’éprend-il d’une jeune épicière, Pauline. Après la guerre, les deux amoureux, devenus parents d’un enfant, se marieront⁵... L’armée allemande veille cependant à la discipline : il est formellement interdit à un couple de jeunes gens non engagés de se tenir par la main. Au besoin la Feldgendarmerie rappelle à l’ordre les amoureux trop démonstratifs⁶.

Aucune distraction de ce genre pour Franz Gockel. Il effectue de nombreux exercices, les patrouilles se multipliant... En revanche, point de bunkers dotés d’impressionnants canons comme le jeune soldat les découvre dans les *Deutsche Wochenchauen*, les actualités filmées. Celles-ci en vantent les points forts et présentent systématiquement les puissantes batteries – jusqu’à 406 mm – du Pas-de-Calais. Elles claironnent qu’« ici, l’Allemagne démontre après quatre ans de guerre la for-

midable puissance de sa défense. Les soldats allemands veillent. Ils attendent l'ennemi⁷ ». « Notre Wehrmacht les attend de pied ferme », affirme Goebbels avec assurance. La presse allemande déclare que l'*Atlantikwall* est « la plus grande et la plus longue ligne de fortifications que l'histoire militaire ait vue⁸ ».

L'arrivée de Rommel à l'Ouest perturbe rapidement les habitudes nonchalantes. Le 5 novembre 1943, Hitler annonce au maréchal Rommel, le héros de l'Afrikakorps, qu'il le charge d'inspecter les défenses côtières à l'Ouest et d'en étudier les possibilités de renforcement tout en élaborant des projets de contre-attaque. En janvier 1944, Rommel se voit également confier le commandement du groupe d'armées B (de l'Escaut à la Loire), dans le secteur duquel l'assaut allié est attendu. Il s'attèle à sa tâche avec enthousiasme. À l'opposé de Rundstedt, qui critique l'ambition de son illustre subordonné, il ne manque pas d'énergie et travaille sans cesse. En deux semaines, au mois de février 1944, ce ne sont pas moins de quatre mille ordres, télétypes et instructions spéciales qui passent sur son bureau. Cette activité rejaillit sur l'OB West : en une journée, celui-ci reçoit ou donne près de neuf mille appels téléphoniques⁹. Le QG de Rommel est d'abord installé au château de Fontainebleau, celui de la marquise de Pompadour, avant d'emménager, le 9 mars 1944, dans celui des ducs de La Rochefoucauld à La Roche-Guyon, plus proche de la future zone supposée du débarquement, à savoir l'estuaire de la Somme. Rommel multiplie les inspections sur le littoral, rend visite aux différents commandants de secteur et discute avec eux des meilleures options pour rejeter l'ennemi à la mer. Il découvre avec consternation non seulement

le faible état d'avancement des défenses dans la majeure partie des sites inspectés, mais pire encore, que certaines fortifications ont été délaissées ou mêmes détruites à l'explosif¹⁰.

L'imagination de Rommel et son expérience acquise en Afrique du Nord vont lui permettre de concevoir des défenses élaborées capables de faire échouer le débarquement allié, pour peu qu'il puisse disposer de suffisamment de temps et de moyens, mais surtout d'autorité. Rommel a souvent été dépeint par ses pairs – parfois jaloux de sa gloire – et par certains historiens comme un officier au sens stratégique des plus limités. Ses options militaires sur le front de l'Ouest en 1943-1944 constituent au contraire la preuve d'indéniables qualités d'adaptation en ce domaine. Ce n'est pas le moindre des mérites de ce tacticien hors pair de la *Blitzkrieg* que d'avoir envisagé la victoire sur un positionnement avant tout défensif. À El Alamein*, déjà, il avait organisé un système de défense très élaboré, basé en particulier sur d'importants champs de mines, les plus vastes et les plus denses réalisés jusqu'alors. Reprenant et affinant sa stratégie, il prévoit de couvrir littéralement le littoral de mines. Ses projets sont pour le moins démesurés : il envisage de poser jusqu'à deux cent millions de mines¹¹ ! Ces « jardins du diable » protégeront les défenseurs d'un assaut venant du large mais aussi de l'intérieur. Tous les expédients sont bons. Le 9 janvier 1944, le général Meise, chef du génie et inspecteur du matériel du groupe d'armées B, annonce que onze millions de mines pourront être produites avec des explosifs français. Des

* El Alamein : célèbre bataille menée par Rommel dans le désert égyptien en 1942.

centaines de milliers d'obus sont récupérés dans les arsenaux et sur la ligne Maginot. Quelques jours avant le Débarquement, Rommel obtiendra encore un million d'obus. S'il est souvent convaincant, il use parfois de stratagèmes pour obtenir du matériel. C'est ainsi que, lors d'un dîner auquel était convié un hôte aux importantes responsabilités, il fit exception à sa règle de ne s'accorder qu'un repas frugal pour offrir un festin préparé par l'un de ses officiers, fameux restaurateur dans le civil. La tentative fut vaine...

Pour Rommel, il faut anéantir l'adversaire sur la côte, au moment même où il est le plus vulnérable, c'est-à-dire pendant le Débarquement. Les opérations amphibies alliées en Sicile (10 juillet 1943) et à Salerne (9 septembre 1943) ont certes montré la difficulté de monter une contre-attaque de Panzer en raison de la puissance de feu de la flotte et de l'aviation ennemies, mais surtout du fait que les Alliés, mettant à profit la configuration du terrain partout où cela était possible, se sont tout simplement infiltrés entre les points d'appui. Il importe donc de fortifier davantage les côtes. Avec ingéniosité, Rommel met au point en personne une multitude d'obstacles de plage pour couvrir l'intégralité de l'estran. Pour se prémunir de l'atterrissage des planeurs, il préconise d'inonder certains secteurs marécageux et imagine de tapisser les champs de pieux – on les surnommera justement les « asperges de Rommel » – surmontés d'obus et de mines, reliés entre eux par des barbelés. Le général Meise est admiratif du génie créatif de son chef. Il semblerait que certains avaient eu avant lui des idées similaires. Rommel découvre ainsi la présence à Quinéville, dans la Manche, de quelques pieux en béton et de trièdres mis en place dès 1941. Il faut toutefois disposer